Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 12 (1904)
Heft: 3

Artikel: Une maison romaine
Autor: Bourgeois, Victor-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-13284

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE MAISON ROMAINE [1]

En passant près du Colisée, puis sous l'arc de Constantin, on longe la colline du Palatin, dans la Via S. Gregorio, et, en face des ruines gigantesques du palais de Septime Sévère, l'on tourne à gauche dans la première petite rue.

Aussitôt s'offre aux regards une ravissante abside romane [2] élevée, dominant au loin la vue, avec sa couronne d'élégantes colonnettes. C'est la Basilique des Saints Jean et Paul, construite sur le Mont Celius, jadis couvert de palais somptueux et de temples magnifiques, aujourd'hui l'un des quartiers de Rome les plus déserts et les plus silencieux.

L'espace restreint m'obligeant à laisser impitoyablement de côté tant de choses intéressantes que je voudrais voir trouver place ici, je me bornerai, quoique à grands regrets, à une description très brève de l'un des témoins les mieux conservés de la Rome antique : une maison romaine avec ses appartements, ses salles d'apparat, ses escaliers, ses corridors, et surtout ses murs presque intacts.

C'est sous la Basilique des Saints Jean et Paul que fut découverte, en 1887, la maison en question, par le Père Germano di S. Stanislas (appartenant à l'ordre des Passionnistes), qui y consacra plus de douze années de sa vie avec une persévérance, un zèle et une science dignes de tous éloges.

Je rappellerai brièvement que les Saints Jean et Paul étaient deux officiers de la cour de l'empereur Julien (l'Apostat, 355-363) et que par ordre de celui-ci, ils furent mis à mort secrètement, dans un sombre corridor de leur maison, pour crime de christianisme. Ils furent *enterrés sur l'emplacement même de l'exécution*, après quoi l'empereur fit répandre le bruit qu'ils avaient été exilés. La piété avait conservé fidèlement la tradition du lieu de leur martyre et

[1] *a*) La maison des martyrs Saints Jean et Paul au Mont Celius. — Extrait des études d'histoire et d'archéologie. Paris, Lecoffre, par *Paul Allard*. Rome 1900.

b) La casa Celimontana dei S. S. martiri Giovanni e Paolo, par le *P. Germano di S. Stanislas*. Rome 1894.

[2] L'abside telle qu'on la voit aujourd'hui date du XIIe siècle.

aujourd'hui, après des circonstances trop longues à relater, la preuve de la vérité de cette tradition a été fournie d'une façon éclatante par la découverte sous la Basilique de la maison même des Saints Jean et Paul. Ce qui fait l'importance de celle-ci, ce qui la place bien au-dessus des maisons pompeïennes, c'est l'état de conservation remarquable dans lequel elle s'offre à nous,

Il n'y a aujourd'hui à Rome que bien peu de maisons du temps de l'empire. Je n'en connais, pour le moment du moins, que quatre, à savoir : celle dont il est question ici ; la maison de Livie sur le Palatin, dont il ne reste que quatre ou cinq pièces ; l'habitation très en ruines des Vestales sur le Forum ; et le palais, fort bien conservé, lui, de Ste-Cécile, excavé il y a peu d'années par les soins généreux du cardinal Rampolla, sous l'église même de Ste-Cécile au Transtévère [1]. Rome a subi au cours des siècles de tels ravages, et a été bouleversée tant de fois, que seuls, à peu près, les grands édifices ont en partie résisté aux assauts acharnés de ces sauvages dévastations.

En plus de la maison romaine, nous avons ici une maison chrétienne, comme nous le verrons plus loin.

Une remarque importante est à faire dès le début : contrairement à l'opinion erronée très répandue que les maisons romaines ne se composaient que d'un vaste rez-de-chaussée, nous avons ici un palais à trois étages encore debout. Les murs de la Basilique sont plus anciens que l'époque à laquelle elle fut dédiée aux deux saints, et sont presque dans tout le périmètre de l'église en maçonnerie du IIIe siècle. Le côté sud, que l'on longe en montant la rue est encore tout entier dans son état primitif ; il nous montre six arcades cintrées, aujourd'hui en partie ensevelies, et deux étages de quatorze fenêtres chacune. Ces fenêtres, ainsi que les arcades ont été murées très probablement lors de la transformation de la maison en basilique.

L'appareil qui les bouche indique une époque postérieure au reste de la muraille. On y voit ce mélange d'assises de

[1] On pourrait ajouter ici les vastes espaces souterrains qui firent partie de la Maison dorée de Néron, mais ils ont été passablement altérés par les substructions des thermes de Titus (71-81) puis de Trajan (97-117).

briques et de mœllons de tuf, lequel, si je ne fais erreur, n'apparaît qu'au IVe siècle, époque où la décadence commence à se précipiter.

Les fenêtres romaines de la maison étaient carrées, et, détail remarquable, les linteaux de bois qui les surmontaient à l'étage inférieur, sont toujours là, encastrés dans la maçonnerie, à leur place depuis seize ou dix-sept siècles, et très bien conservés, grâce évidemment à leur orientation au midi et à leur préservation constante de l'humidité. Il faut relever ici le grand nombre de fenêtres dont cette maison était pourvue, car, en général, les appartements romains étaient peu éclairés. Beaucoup de chambres ne recevaient le jour que par leur porte, ce qui est explicable par le fait que, le Romain passant la plus grande partie de sa journée au dehors, la vie de famille ne commençait que le soir, aux lumières. Le prix élevé des matières transparentes, puis du verre, fut aussi pour beaucoup dans le petit nombre d'ouvertures donné aux maisons ; on préférait l'obscurité au froid.

Les murs, lors de la transformation de la maison en église, ont été relevés d'environ deux mètres ; l'appareil à assises de briques et de mœllons de tuf, contrastant avec le reste, l'atteste je crois suffisamment.

Six contreforts furent construits pour retenir la poussée des murs surhaussés ; et aujourd'hui encore, ces six contreforts, ou pour être plus exact, ces arcs-boutants sont debout, et l'on passe dessous pour arriver à l'entrée de l'église. (Ces contreforts sont d'une époque postérieure, fort probablement et même sûrement.)

Sur le mur ouest, à droite de l'abside, se voit encore une partie du mur en appareil réticulé, ce qui indiquerait peut-être une réparation déjà aux premiers temps de l'empire. Les tuiles même du toit de la nef principale et de l'abside sont encore des tuiles des IIe ou IIIe siècles, ainsi que l'attestent les empreintes connues de ce temps. Prises de la maison romaine, elles furent replacées sur l'église après la transformation.

Cette transformation fut ordonnée par l'empereur Jovien (363-364) dès son avènement au trône. Il passe pour avoir été l'ami des deux martyrs, et de plus, un fervent chrétien.

Les travaux furent commencés, sur son ordre, par le sénateur Byzantius en 363 et achevés par le fils de celui-ci vers 410.

La date de l'abandon de la maison elle-même est donnée approximativement par les « graffiti » des chambres et du corridor, qui ne descendent pas plus bas que le ve siècle.

Mais ce qui reste du palais hors de terre est peu de chose en comparaison de ce que renferme le sous-sol de la Basilique.

Avant d'y pénétrer, je veux placer ici un détail intéressant, que malgré mon désir d'être bref, je ne puis me résigner à passer sous silence. Entre la Basilique et le couvent voisin, dans un espace couvert, privé, fermé au public, abandonné et digne d'un meilleur sort se trouvent les restes superbes des constructions de l'empereur Claude (41-54 apr. J.-C.), et très probablement de son temple. Ce sont de hautes arcades, supportées par des piliers carrés, le tout formé de ces blocs énormes de travertin ; ces mêmes blocs que l'on retrouve dans beaucoup des constructions de cet empereur et qui attestent la solidité, la puissance avec laquelle, dans le beau temps de l'empire, les architectes romains élevaient leurs édifices. Le campanile, voisin de l'église, repose lui-même entièrement sur les fondements très visibles de l'édifice romain, et il ne saurait avoir une base plus solide ni plus durable.

En s'avançant sous une de ces voûtes, on aperçoit, au milieu des décombres, tout au fond d'un trou vaste et béant, un escalier qui descend à l'entrée d'une galerie et y disparaît. Ce souterrain conduit, paraît-il, jusqu'au Colisée, mais les débris amoncelés, l'air vicieux et fétide, en rendent l'exploration presque impossible. C'est, au dire de l'un des frères de l'église, un de ces *vivarii* dans lesquels on enfermait les bêtes féroces avant les effrayants et sauvages divertissements offerts au peuple romain par les empereurs au Colisée. On sait que l'amphithéâtre flavien fut achevé par Titus l'an 80 de nôtre ère et fut inauguré par des fêtes qui durèrent cent jours et qui coûtèrent la vie à cinq mille fauves.

On descend dans la maison romaine par un escalier, au bout du bas côté de droite. Une fois en bas, c'est un vrai dédale de salles, de corridors, d'escaliers, d'angles obscurs ;

on monte, on descend, on évolue dans tous les sens, et, sa petite lumière à la main, on traverse successivement le Tablinum (la salle d'apparat, ce que nous appellerions aujourd'hui le salon), puis le Triclinium (salle à manger), des magasins, des cuisines ; on descend au Balineum (salle de bains), chauffé par des hyppocaustes ; on passe dans des caves, dans un oratoire, dans un corridor avec l'ancien pavé d'une petite rue englobée dans la maison ; on remonte, on redescend, et l'on éprouve une jouissance infinie à cette excursion souterraine, à la lueur d'une petite mèche de cire, foulant ce sol qui fut celui d'un palais romain puis d'une maison chrétienne et auquel se rattachent tant de souvenirs historiques.

Les deux destinations de maison romaine puis chrétienne sont affirmées par les peintures murales d'une façon indéniable. On en voit encore dans treize appartements. Quelques-unes remontent au IIIe siècle ; d'autres, plus nombreuses, au IVe ; puis il y en a des Ve, IXe, XIe et XIIe siècles. Quelle série ! Les plus anciennes, celles du IIIe siècle, décorent le Triclinium païen ; ce sont, le long des parois, dix grands génies nus, sur fond blanc, presque de hauteur naturelle, tenant de longues guirlandes de fleurs qui font ainsi tout le tour de la salle. Au-dessus d'eux, sur la voûte (terriblement endommagée), des ceps de vigne, chargés de raisins vendangés par des enfants nus. Ces peintures sont vraiment admirables, sans aucune réserve, et le mouvement, la grâce et l'élégance de ces grands génies sont indicibles. On ne peut se lasser de les admirer, et c'est, chaque fois, avec un nouveau regret qu'on s'en éloigne.

La maison passa en possession chrétienne au IVe siècle, selon l'opinion du grand archéologue M. de Rossi. C'est dans le Tablinum que se voient les fresques du IVe siècle, dont le caractère biblique, pour qui a un peu l'habitude des peintures de l'art chrétien primitif, ne fait aucun doute.

Sans pouvoir décrire ici les premiers motifs représentés par les artistes convertis, qui se confinent dans un cercle précis et déjà souvent traité, je rappellerai seulement que la figure de l'Orante (personnage debout, les bras étendus, dans l'attitude de la prière à cette époque), la colombe, les

agneaux ou les boucs, le vase de lait, les poissons, le Bon Pasteur, l'arbre de vie, et tant d'autres étaient les sujets préférés et partout représentés. Jusqu'à la paix accordée à l'Eglise par Constantin, en 313, les peintres évitaient les sujets de supplices et de martyres, pour ne pas effrayer les néophytes ; et les peintures étaient toutes symboliques, au premier âge ; car il fallait cacher aux yeux des païens avides de repressions cruelles, le sens religieux qu'elles renfermaient, et qui n'était compréhensible qu'aux esprits éclairés des lumières de l'Evangile. Dans le Tablinum, la décoration, entièrement du IVe siècle, présente deux boucs auprès de l'arbre de vie, puis deux agneaux avec le vase de lait eucharistique, et une superbe Orante, pleine de noblesse et de dignité, qui doit être rangée parmi les plus belles.

Une étude détaillée de ces peintures entraînant bien au-delà du cadre de ces lignes, je dois me borner à en citer quelques-unes, sans pouvoir les analyser dans tout ce qu'elles ont d'intéressant et de beau.

L'oratoire offre la plus ancienne représentation connue d'un martyr [1] qui semble appartenir à la fin du IVe, c'est-à-dire à l'époque où l'on passait du pur symbolisme aux sujets de la vie réelle et de l'histoire. C'est la décapitation des saints : Crispus, Crispinianus et Bénédicta, amis des saints Jean et Paul, dont les corps, après l'exécution, furent déposés secrètement auprès de ceux des deux saints, comme le témoignent les actes des martyrs. Cette peinture est également sur fond blanc. Les murs et les parois du corridor, au tombeau des saints, sont ornés de peintures attribuées au commencement du Ve siècle ; un personnage vêtu d'une tunique, dans l'attitude de l'Orant ; devant lui un homme et une femme prosternés. C'est évidemment l'un des martyrs enterrés-là. Plus loin une fresque représente le Sauveur sur la croix, et, au-dessus, les bustes nimbés de quatre personnages (les évangelistes sans doute), et est attribuée au IXe siècle. En peinture ou en mosaïque, le crucifiement n'apparaît pas à Rome avant le VIIIe siècle, et sa représentation la

[1] Une seule fois, sur une fresque du IIIe siècle dans les catacombes de St-Calliste une allusion est faite au martyre, mais si légère que le sens même de cette peinture est contesté aujourd'hui.

plus ancienne est un bas-relief sculpté dans un des panneaux de bois de la fameuse porte du ve siècle de sainte Sabine. sur l'Aventin.

Au milieu d'une muraille de l'appartement, une fresque montrant le Christ accosté des archanges saints Michel et Gabriel, remonte au XIe ou XIIe siècle. Le Sauveur tient en main un livre où se lisent les mots : *Lux ego sum mundi nutu qui cuncta creavi.* — Et plusieurs autres encore, trop longues à décrire ici [1].

D'un grand intérêt, outre les appartements sont les caves, dont celle pour le vin, avec le compartiment en maçonnerie où l'on plantait les amphores et autres récipients dans le sable. Un bon nombre de ces amphores a été retrouvé, dont plusieurs portent le monogramme du Christ dans sa forme dite Constantinienne, usitée au IVe siècle, consistant en un X traversé d'un P. Puis les caves à enfumer les denrées, les fruits. Trois d'entre elles sont encore noircies et laissent voir les emplacements des tuyaux de cheminées, par où montaient des tuyaux de terre cuite destinés à évacuer le trop plein de fumée.

La maison du Celius offre donc, outre sa série extraordinaire d'appartements et de peintures, la preuve de faits plusieurs fois avancés et discutés, et que l'on peut résumer brièvement comme ceci :

Les maisons romaines du temps de l'empire se composaient parfois, comme les nôtres, de plusieurs étages ; les appartements nobles ne se trouvaient pas seulement au rez-de-chaussée, mais bien aussi aux étages supérieurs ; elles possédaient non seulement d'étroits escaliers de bois, mais de belles, larges rampes de pierre ou de briques revêtues de marbre [2]. Elles étaient parfois éclairées par un nombre respectable de fenêtres ; et, en plus, les chrétiens ornaient leur intérieur privé de peintures religieuses. Il reste encore nombre de salles à déblayer, et qui sait combien ces terres

[1] Malheureusement plusieurs de ces fresques ont beaucoup souffert et deviendront méconnaissables.

[2] Qui veut se faire une idée exacte de la construction d'un escalier romain ira voir celui qui existe au Palatin, à l'est du Stade, et datant d'Adrien ou de Septime Sevère.

amoncelées, séchées et durcies par les siècles, nous réservent de surprises et de joies. D'un intérêt particulier seraient aussi les observations sur les différentes maçonneries dont se composent les murailles.

Les questions traitant les matériaux romains de construction, leurs maçonneries et les caractères qui permettent de déterminer approximativement leur époque, feront le sujet d'un prochain travail.

Rome, janvier 1904.

Victor-H. Bourgeois.

GLANURES HISTORIQUES

(Quelques extraits d'archives communales.)

I

En faisant diverses recherches dans des archives communales, nous avons trouvé quelques documents qui nous paraissent intéressants, et, pour les publier, nous avons simplement groupé ceux qui se rapportent, ou à peu près, au même objet. Voici d'abord quelques pièces relatives à l'organisation militaire :

L'an mille sept cent douze, le quatrième jour du mois de décembre, les sieurs gouverneurs de Vullierens, Gollion, Collombier, Aclens, Romanel, Reverolles, Clarmont, St-Saphorin [1] étant assemblés, ont d'une voix unanime élu et établi pour leur dragon le nommé Jean Michel Pelichet, présent, et acceptant sous les conditions suivantes : Primo. On donnera au dragon par année 25 florins. Item à chaque revue qu'il fera dans ce pays, il aura 7 florins 6 sols par jour.

Le dragon devra se fournir d'un bon cheval propre pour faire le service de LL. EE. et recevable par Monsieur le Collonel. Item s'il fallait partir pour aller au service de LL. EE., le dragon fournira le cheval. On lui remettra 500 florins s'il le souhaite, le faisant taxer en partant, et étant revenu, il sera taxé de même et les communes en supporteront le décalle. S'il arrivait qu'il fût tué au dit

[1] Les noms des gouverneurs sont indiqués dans l'original. Nous ne croyons pas nécessaire de les transcrire ici.